

## « *Socialisons l'orthographe* »

par Eugène Fournière, 5 juillet 1908  
in *Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur*

Comme ses prédécesseurs, le ministre de l'instruction publique actuel hésite à sanctionner les réformes orthographiques proposées par la commission compétente. La récente campagne des littérateurs et des académiciens a fait son effet. Notez qu'aucun n'a produit un argument qui vaille, et que la plupart ont même feint de croire qu'il s'agissait - ils l'ont peut-être cru ! - de laisser chacun donner aux mots de notre belle langue la figure qui lui plairait.

Que de gens ainsi, parlant de ce qu'ils ignorent, confondent la liberté pour tous avec l'arbitraire de chacun ! La campagne fut menée si passionnément par les conservateurs de la vieille orthographe qu'un savant hors pair, Berthelot, oublia de s'enquérir de l'objet en litige avec sa précision coutumière, et qu'il partit des postulats absurdes imaginés par eux pour protester en de longues pages mal informées contre la réforme.

Le socialisme a le plus grand intérêt à cette réforme. En effet, le temps perdu par les écoliers à se pénétrer l'esprit des mille et une chinoïseries dont notre orthographe est encombrée serait mieux employé à les armer de connaissances premières. Qu'on ne l'oublie pas : le grand, l'unique instrument d'émancipation des travailleurs est le savoir. Connaître la figure compliquée des mots et ignorer la substance qu'ils contiennent, c'est dévorer la coquilles et laisser intact la noix savoureuse et nourrissante.

On veut faire de l'enseignement primaire un enseignement complet, se suffisant à lui-même lorsque l'enseignement sera accessible et gratuit pour tous, à tous les degrés, dussent les dernières années scolaires donner la plus large part à l'enseignement technique. Il faut donc utiliser au mieux le temps de l'écolier.

Lorsqu'aujourd'hui on propose de développer chez les écoliers les notions d'hygiène privée et publique, lorsqu'on essaie d'exercer les écoliers ruraux dans des champs d'expérience et les écoliers de la ville au maniement des outils, lorsqu'on propose de leur donner des notions de science économique et d'histoire impartiale des religions, etc., que répond-on ? Les programmes sont surchargés. Mais pourquoi le sont-ils ? Parce qu'à l'inutile et futile savoir de jadis, on a ajouté dans les programmes une très faible partie de ce qui est nécessaire à présent de savoir.

Il semble vraiment que le savoir soit toujours destiné à une minorité dirigeante. Et lorsque, pénétrés d'un esprit plus moderne et plus équitable, nos gouvernants veulent mettre le savoir à portée de tous, c'est du bagage encombrant du passé qu'ils surchargent les enfants du peuple. Pour en revenir à l'orthographe, on veut ignorer, et on y arrive, qu'elle n'a fait que se transformer au cours des siècles passés. Je vous parlais tout à l'heure de Berthelot. Eh bien, la revue où parut son article contre la réforme, *La Revue des Deux Mondes*, ne s'est pas encore rendue pour un mot à l'usage actuel : elle continue, comme il y a cent ans, à supprimer le *t* dans le pluriel des mots en *ant* ou *ent* et à écrire des *parens méchants*. Qu'un élève de l'école

primaire se permette cet archaïsme, le maître lui marquera une faute. Je supplie ceux qui me lisent ici de n'en rien faire si le cas se présente.

Puisque la réforme ne peut pas venir du dedans et que si les instituteurs toléraient que les élèves écrivissent différemment *théâtre* ou *téâtre*, *filosofie* ou *philosophie*, *attention* ou *atention*, leurs élèves seraient recalés au certificat, c'est du dehors qu'elle doit venir. Voilà, pour les écrivains, de la bonne action directe.

Je sais quelles résistances ils trouveront chez les éditeurs, les imprimeurs, les lecteurs eux-mêmes. Mais Voltaire en son temps ne se laissa point arrêter, et il refusa d'écrire plus longtemps *françois*, un mot que l'on prononçait *français*. Il est vrai que c'était voltaire.

Restons surtout dans les limites de la raison, et que la liberté orthographe ne soit pas licence pour chacun d'écrire selon son caprice personnel ou sa prononciation particulière. Si nous nous bornions à supprimer les lettres inutiles, telles que l'*h* lorsqu'il est muet, et l'*y* lorsqu'il a le son de l'*i* simple, et les consonnes doubles lorsqu'elles ont le son de la consonne simple, nous aurions déjà épargné bien de la peine et bien du temps aux enfants et aux maîtres.

Ce temps et cette peine, on pourrait alors les employer à élargir le champ de la connaissance pour les fils de prolétaires, et les préparer ainsi à exercer demain leur souveraineté politique et sociale.

Mais qui de nous, publicistes, aura le courage d'attacher – ou *atacher* – le grelot ?

*Eugène Fournière*